Religions de Rome et du monde romain

Gnose et manichéisme

Société et identité dans l'Empire romain : le rôle des sacrifices d'animaux

Conférences de l'année 2013-2014

James Rives

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/1361>

DOI : 10.4000/asr.1361

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 217-220

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

James Rives, « Société et identité dans l'Empire romain : le rôle des sacrifices d'animaux », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 122 | 2015, mis en ligne le 11 septembre 2015, consulté le 09 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1361> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1361>

*Religions de Rome et du monde romain
Gnose et manichéisme*

M. James Rives

Directeur d'études invité

Université de Caroline du Nord à Chapel Hill

***Société et identité dans l'Empire romain :
le rôle des sacrifices d'animaux***

Dans ces conférences, j'ai étudié la pratique du sacrifice animal dans le contexte de la transformation de la religion dans le monde gréco-romain durant la période impériale. Les deux premières conférences se sont intéressées aux fonctions sociales et culturelles de cette pratique. La troisième conférence a esquissé le développement d'une théorie du rituel du sacrifice, et, dans la dernière, j'ai soutenu que la transformation du rôle social et culturel du sacrifice animal nous donne un aperçu du passage d'une tradition ouverte d'orthopraxie à un système plus totalisant d'orthodoxie.

I. *Praxis* : l'expression des hiérarchies sociopolitiques

J'ai commencé par présenter le cadre de mon projet ainsi que mes catégories principales d'analyse. La meilleure manière de comprendre la tradition gréco-romaine de la religion est de l'envisager comme une tradition d'orthopraxie, dans laquelle les autorités sociopolitiques s'intéressaient surtout à ce que faisaient les gens et non à ce en quoi ils disaient croire. Cette absence de pouvoir social sur les questions de croyance signifiait que de multiples cadres de pensée sur, et d'interaction avec, le monde du divin pouvaient exister côte à côte et simultanément. En revanche, le christianisme est vite devenu une tradition d'orthodoxie dans laquelle les dirigeants chrétiens s'intéressaient surtout à la croyance. Cet accent mis sur la croyance a engendré un processus que j'ai décrit comme une « totalisation », c'est-à-dire l'intégration d'éléments auparavant disparates dans un système culturel distinct, cohérent et hégémonique, que nous appelons la « religion ».

J'ai ensuite présenté les principales caractéristiques de la pratique étudiée dans ce cycle de conférences : le sacrifice d'animaux. Parce que les animaux représentaient des biens précieux, la plupart des gens ne pouvaient pas s'offrir leur abattage de façon régulière. En conséquence, la pratique du sacrifice animal était une forme de piété qui tendait à privilégier les gens aisés et leur conférait donc un rôle actif en tant que prêtres. En même temps, cette pratique était étroitement liée à la commensalité et à la consommation de viande.

Pour toutes ces raisons, le sacrifice animal représentait un instrument particulièrement efficace pour façonner les hiérarchies sociopolitiques. La richesse était la condition pour devenir magistrat, prêtre et bienfaiteur (évergète), donc pour exercer le pouvoir politique et l'autorité religieuse au sein d'une communauté. Le lien entre richesse et pouvoir sociopolitique était publiquement démontré lorsque des gens,

en leur qualité de magistrats, prêtres et bienfaiteurs, agissaient comme sacrifiants, représentant la communauté civique auprès de ses dieux et faisant abattre des animaux onéreux. La distribution de la viande des victimes constituait un moyen supplémentaire de contrôler la structure sociale. En contribuant à structurer le rôle social et politique des élites locales dans les cités, la pratique du sacrifice animal public a donc participé à la structuration de l'Empire romain dans son ensemble.

II. Praxis : la formation d'une identité culturelle gréco-romaine

J'ai d'abord précisé ce que j'entendais par identité culturelle « gréco-romaine » : la reconnaissance généralisée, parmi les élites de l'Empire, d'une norme partagée de civilisation, une norme définie par certaines pratiques et institutions que les Grecs comme les Romains acceptaient sans discuter en tant qu'éléments essentiels de la vie civilisée. Parmi ces normes se trouvait le sacrifice animal. Il constituait une pratique « gréco-romaine » exemplaire en ce qu'elle transcendait apparemment les distinctions ethniques. Elle pouvait donc être facilement considérée comme un marqueur transculturel de civilisation.

J'ai ensuite étudié le rôle qu'a joué le sacrifice animal dans la construction de la figure de l'empereur, qui était à certains égards le seul point commun qui unissait tous les habitants de l'Empire. Pour les besoins de l'analyse, nous pouvons distinguer deux usages très différents du sacrifice animal pour définir la position de l'empereur : d'une part, l'empereur était souvent représenté dans les documents visuels comme le sacrifiant idéal, le médiateur entre l'empire et les dieux ; d'autre part, certains sacrifices d'animaux étaient offerts pour l'empereur lui-même ou en son nom, une pratique qui articulait la supériorité de son pouvoir par rapport à ceux qui offraient le sacrifice. Par conséquent, on peut conclure que la plupart des habitants de l'Empire associaient étroitement la pratique des sacrifices d'animaux avec la figure de l'empereur romain et, donc, avec l'empire romain.

Enfin, j'ai examiné le sacrifice animal comme pratique culturelle qui, par elle-même, a contribué à rassembler la grande variété de cultures et de peuples que l'empire romain englobait. Le fait de participer au sacrifice animal, en particulier dans un contexte public, était une façon d'établir sa participation à la communauté de l'empire romain. J'ai discuté à cet égard deux cas particuliers et différents, celui des Gaulois et celui des Judéens. J'ai soutenu que, pour les Gaulois, la pratique du sacrifice animal apportait un élément de continuité dans un cadre global de transformation culturelle. Pour les Judéens, en revanche, le sacrifice animal constituait un point de convergence important entre des traditions qui, à bien des égards, n'étaient pas très compatibles.

III. Doxa : l'interprétation du sacrifice d'animaux

Dans cette conférence j'ai déplacé le regard de la pratique à la croyance. Du fait que les dirigeants sociopolitiques de l'Empire romain s'intéressaient principalement à la pratique, ils n'agissaient que très rarement pour restreindre les activités d'autres personnes qui revendiquaient une autorité en matière religieuse, notamment sur le terrain des croyances. Les philosophes représentaient une catégorie importante

pour ces autorités religieuses. Depuis le VI^e siècle avant J.-C., ils avaient critiqué les croyances implicites dans la *praxis* religieuse traditionnelle. Parallèlement, ils montraient peu d'intérêt pour les pratiques elles-mêmes et ne faisaient presque jamais d'effort pour les expliquer dans le cadre de leur système.

Les éventuelles exceptions à cette indifférence philosophique à la pratique sacrificielle ne sont pas convaincantes. En dépit des arguments de Marcel Detienne, les disciples d'Orphée et de Pythagore à la période classique n'étaient pas du tout préoccupés par le sacrifice animal en soi, mais bien plutôt par la consommation d'aliments provenant d'êtres animés, du fait de leur croyance à la transmigration des âmes. Même Théophraste, dans la discussion la plus approfondie sur les sacrifices d'animaux qui existe chez un philosophe classique, eut peu d'intérêt à théoriser le sacrifice animal comme pratique rituelle, mais s'est plutôt concentré sur les aspects moraux qui lui étaient liés. Pour les philosophes des époques classique et hellénistique, le sacrifice animal comme pratique rituelle n'a tout simplement pas de pertinence pour l'entreprise philosophique.

Cette situation a radicalement changé au cours de la période impériale, où nous trouvons des philosophes profondément intéressés à théoriser la pratique du sacrifice animal dans le cadre de leur compréhension globale du cosmos. Porphyre et Jamblique ont tous deux insisté sur l'importance philosophique de cette pratique, bien qu'ils soient arrivés à des conclusions opposées quant à sa valeur. Les origines de cette théorisation du sacrifice sont très difficiles à retracer, mais j'ai proposé de les localiser dans les cercles néopythagoriciens et moyen-platoniciens du Haut Empire, en particulier avec la figure d'Apollonius de Tyane.

Au cours de cette même période, les penseurs chrétiens ont également participé à un projet de théorisation du sacrifice animal, une théorisation qui avait de nombreux points communs avec celle des philosophes grecs, mais qui s'inscrivait dans une vision radicalement différente du cosmos, à savoir dans le cadre d'un dualisme cosmique entre le bien et le mal. Pour eux, le véritable problème du sacrifice animal était qu'il plaçait ceux qui s'y livraient du côté du mal cosmique, en opposition avec Dieu. Par conséquent, leur opposition au sacrifice animal ne pouvait qu'être absolue et sans compromis.

IV. *Doxa et praxis* : chrétiennes et romaines

Dans la conférence finale, j'ai soutenu que la transformation du rôle social et culturel du sacrifice animal nous donne un aperçu de la plus grande transformation de la religion dans le monde gréco-romain, à savoir le passage d'une tradition ouverte d'orthopraxie à un système plus totalisant d'orthodoxie.

Compte tenu de l'importance sociale et culturelle des sacrifices d'animaux dans l'Empire romain, on pourrait facilement supposer que c'était une pratique sur laquelle les autorités romaines insistaient ou qu'elles exigeaient. Or ceci ne fut pas le cas manifestement, même pour des chrétiens qui refusaient résolument la pratique. Après la destruction du Temple de Jérusalem, les penseurs chrétiens commencèrent rapidement à avancer des arguments selon lesquels Dieu ne voulait plus de sacrifice animal, voire qu'il n'en avait jamais vraiment voulu du tout. Dans

la tradition chrétienne, le sacrifice d'animaux était remplacé par la mort de Jésus, interprétée comme le sacrifice parfait et commémorée par la pratique rituelle de l'eucharistie. Donc la croyance chrétienne se développa de telle sorte que les dirigeants qui voulaient faire respecter l'orthodoxie considérèrent la pratique du sacrifice d'animaux comme fondamentalement incompatible avec l'adhésion au christianisme.

Vu dans ce contexte, l'édit de l'empereur Dèce de 250, qui exigeait que tous les habitants de l'empire romain offrent un sacrifice animal, marque le début d'une période dans laquelle le sacrifice animal a progressivement perdu ses fonctions sociales et culturelles traditionnelles et a été réduit à un simple marqueur d'identité religieuse. L'opposition des dirigeants chrétiens à cet édit cristallisa l'importance du sacrifice d'animaux en tant que pratique incompatible avec l'identité chrétienne. Quelles qu'aient été les motivations de Dèce, dans le cadre totalisant de l'orthodoxie adoptée par les dirigeants chrétiens, son ordre de sacrifier a eu pour effet que les identités chrétienne et gréco-romaine en sont venues à s'exclure mutuellement. Des développements ultérieurs, notamment la politique de Constantin, résolurent cette opposition, mais eurent pour conséquence que la pratique du sacrifice animal perdit ses liens avec l'identité culturelle gréco-romaine au sens large et devint plutôt un marqueur spécifique d'une identité religieuse païenne.

En conclusion, la tradition gréco-romaine, dans laquelle le pouvoir sociopolitique ne s'exerçait que sur une gamme limitée des pratiques religieuses, avait permis à un très large éventail de pratiques et de croyances de coexister sans tensions. Dans un tel contexte, le sacrifice animal avait fonctionné comme un moyen souple d'intégrer une grande variété de peuples différents dans le système impérial. Au IV^e siècle après J.-C., cette tradition d'orthopraxie a pris fin, remplacée par le système totalisant de l'orthodoxie chrétienne. La fonction qui avait été tenue antérieurement par le sacrifice animal dans l'Empire était désormais assumée par d'autres moyens.